CRITIQUE, opéra. LILLE, Opéra de Lille, le 10 février 2026. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. A. Stundyte, D. Pivniskyi, R. Adams, J.Hnyk… Kornel Mundruczo / Dennis Russell Davies

Le souffle de l'éternité a balayé la scène de l'Opéra de Lille dans une reprise de la production acclamée de *L'Affaire Makropoulos* écrite par le maître tchèque Leoš Janáček. Signée par le cinéaste et metteur en scène hongrois Kornél Mundruczó, cette réalisation initialement créée pour l'Opéra des Flandres en 2016, a été ravivée pour la scène lilloise avec une intelligence scénique et une force musicale remarquables. L'union de la direction inspirée de Dennis Russell Davies à la tête de l'Orchestre National de Lille et d'une distribution solide, menée par l'électrisante Ausrine Stundyte, a offert une soirée d'opéra d'une profonde réflexion philosophique et d'une rare intensité dramatique.

Le choix de confier cette œuvre à **Kornél Mundruczó** s'est révélé une brillante idée (d'Aviel Cahn à l'époque…). Le directeur hongrois, dont le travail oscille constamment entre

réalisme brut et transcendance, trouve dans le livret de Janáček un terrain d'expérimentation idéal. En lieu et place du traditionnel décor naturaliste, Mundruczó et sa scénographe **Monika Pormale** proposent un espace épuré, fluide et cinématographique. L'action, bien que restant ancrée dans le Prague des années 1920, est transposée dans des décors abstraits qui suggèrent plus qu'ils ne montrent. L'étude de l'avocat Kolenatý du premier acte devient un bureau aux murs de verre et de métal, froide cathédrale administrative où s'empilent des archives comme des preuves du temps qui s'écoule. La chambre d'hôtel du dernier acte, espace de la révélation ultime, est un lieu de confinement presque aseptisé, baigné par les lumières cliniques de **Felice Ross**, où l'héroïne semble prisonnière de sa propre existence.

Mundruczó excelle à matérialiser l'aliénation d'Emilia Marty. Il utilise la vidéo avec parcimonie, projetant parfois des fragments d'archives, des visages flous ou des paysages évanescents, comme des échos des nombreuses vies passées du personnage. Sa direction d'acteurs insiste sur la physicalité : les protagonistes sont souvent isolés au milieu de vastes espaces, leurs gestes empreints d'une lassitude ou d'une tension palpable. Ce traitement visuel renforce magistralement le propos central de l'œuvre : une vie étirée sur trois siècles brûle les sentiments, laissant place à un détachement glacial et à une fatigue métaphysique.

Le grand événement de cette reprise fut l'arrivée, en remplacement de Véronique Gens, de la soprano lituanienne **Ausrine Stundyte** dans le rôle-titre d'Emilia Marty. Spécialiste des héroïnes tourmentées (Ah ses incarnations de Lady Macbeth de Mtensk et autre Renata (dans *L'Ange de feu* de Prokofiev) à Lyon !…), l'incandescente soprano lituanienne a apporté une profondeur psychologique vertigineuse au personnage. Vocalement, son instrument est d'une souplesse et d'une puissance intimidantes, capable de lignes lyriques d'une grande pureté comme d'éclats dramatiques

qui transpercent l’orchestre. Scéniquement, elle incarne à la perfection la femme-centenaire : une beauté marmoréenne, un port altier, mais surtout un regard d’une infinie lassitude, traversé par des éclairs d’ironie ou de désespoir. Son monologue final, où elle révèle son secret et renonce à l’élixir, fut un moment d’une densité dramatique absolue, porté par une vocalité à la fois fragile et lumineuse.



Elle était entourée d’un ensemble de *comprimari* d’une remarquable cohésion, à commencer par **Robin Adams** qui a campé un Baron Jaroslav Prus rigide et méfiant, dont la prestance de baryton s’est peu à peu fissurée pour laisser voir la fascination puis la blessure paternelle. Son chant, précis et autoritaire, a parfaitement servi la complexité du personnage. **Denys Pivnitskyi** (Albert Gregor) a offert son ténor ardent et désespéré, traduisant avec une énergie juvénile l’obsession

amoureuse et l'avidité du jeune héritier. Son engagement scénique était total. **Jan Hnyk** (Dr Kolenatý) a impressionné par sa basse solide et son autorité naturelle, incarnant avec justesse l'homme de loi pragmatique et légèrement cynique, déstabilisé par les révélations surnaturelles de Marty. **Jean-Paul Fouchécourt** (Comte Hauk-Šendorf) a apporté une touche de *pathos* et de folie douce avec une composition mémorable. Son timbre ténor gardant des couleurs claires, il a été touchant en vieillard sénile revivant un amour perdu. Dans le personnage clé de Krista, **Marie-Andrée Bouchard-Lesieur** a déployé une émouvante voix de mezzo, contrastant avec la froideur de Marty. Son jeu a traduit l'admiration puis le rejet de la jeune chanteuse face au « modèle » qu'elle idolâtre. **Florian Panzieri** (Janek) a su rendre avec sensibilité la naïveté et la tragique passion du jeune fils de Prus, tandis que Mathilde Legrand, dans les doubles rôles de la Femme de ménage et de la Servante d'hôtel, a apporté une présence vocale et dramatique notable.

La grande force de cette production a également résidé dans la symbiose parfaite entre la scène et la fosse. Le chef américain **Dennis Russell Davies** a dirigé l'**Orchestre National de Lille** avec une maîtrise et une compréhension intime de la partition de Janáček. Il a su exalter la nervosité rythmique, les couleurs instrumentales acides et les brusques changements d'atmosphère qui caractérisent cette musique. Russell Davies a surtout fait ressortir le paradoxe musical de l'œuvre : une surface fragmentée, composée de motifs courts et répétitifs, qui traduit l'agitation du monde et la superficialité des interactions, sous laquelle couve un lyrisme intense et douloureux, libéré seulement dans les moments de vulnérabilité extrême du personnage principal. L'orchestre a répondu avec une agilité et une puissance sonore magnifiques, créant une tension dramatique continue, du prosaïsme du bureau d'avocat à l'épure tragique de la chambre d'hôtel.

Ensemble, tous ces fabuleux artistes ont donné vie à la

question vertigineuse posée par Čapek et Janáček : une vie sans fin est-elle encore une vie ? La réponse, glacée et magnifique, résonne longtemps après la chute du rideau.

CRITIQUE, opéra. LILLE, Opéra de Lille, le 10 février 2026. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. A. Stundyte, D. Pivniskyi, R. Adams, J.Hnyk… Kornel Mundruczo / Dennis Russell Davies.
Crédit photographique © Frederic Iovino

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra, le 24 juin 2024. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. A. Stundyte, D. Pivnitskyi T. Tomasson, R. Lewis… Richard Brunel / Alexander Joel.

D'emblée, la nouvelle production de *L'Affaire Makropoulos* en clôture de la saison 2023/24 de

l'Opéra National de Lyon – imaginée par le maître des lieux, alias Richard Brunel – convainc : elle propose une série de tableaux captivants qui fascinent par leur *vérité*, cet élément clé des opéras de Leos Janacek. Le travail scénique s'est penché spécialement sur les atmosphères, chacune sous-tend des destinées douloureuses, spécifiques, qui se croisent, des individualités touchantes qui se chevauchent, dialoguent sans vraiment communiquer, tissent une scène bavarde où le verbe impose (avant la musique) le rythme incantatoire et souvent halluciné et insinueux de la langue tchèque. A ce titre, le livret de *L'Affaire Makropoulos* est un manifeste linguistique fort : Janacek n'a pas choisi au hasard l'écrivain qui pouvait lui offrir un nouveau sujet lyrique dans sa langue natale. Karel Capek est alors l'écrivain tchèque le plus doué et le plus fécond, convaincant par sa verve épique et poétique faussement naïve. Mais Janacek, décevant d'une certaine manière le jeune écrivain poète, remodèle à sa façon le texte originel de *L'Affaire Makropoulos* : il en re-précise les perspectives diverses qui tendaient, illusoirement, à éclater l'action. Le sujet de l'opéra s'en trouve resserré, dense, profus mais cadré, étouffant comme un cauchemar, foisonnant mais structuré. Le procès qui oppose les Prus et les Gregor pour une affaire d'héritage se mêle à la recherche d'Elina Makropoulos qui s'appelle alors Emilia Marty. Chacun défend avec ténacité ses intérêts dans un enchevêtrement d'intentions contradictoires, digne

d’un *thriller* : quelles sont les intentions réelles d’Emilia ?



La production est donc un extraordinaire instant de théâtre. Pas facile de mettre en scène l’ouvrage qui ouvre un labyrinthe de perspectives psychologiques, tout en assurant une chaîne d’actions multiples en un *nœud gordien* qui souvent déconcerte.
Seuls le flux de la langue et le chant permanent de l’orchestre s’imposent ; mais la production présentée à Lyon apporte d’autres bénéfices : elle s’avère lumineuse par sa *clarté* scénique ; tout devient limpide dans la mise en scène du **Richard Brunel** : le jeu des négociations et tractations juridiques qui fourmillent tout au long de l’action ; le relief des personnalités opposées, mêlées, confrontées : l’innocence des jeunes âmes amoureuses, par exemple Krista et

ses rêves de scène et de théâtre, et son amour pour son fiancé Janek ; tous deux tourneront mal d'ailleurs dans ce théâtre mordant et cynique. Subjugué par Emilia, le jeune homme se voit manipulé, puis dépassé par la mission qu'elle lui a confié : il se suicide en se pendant sous nos yeux dans la partie haute de la superbe scénographie imaginée par **Bruno de Lavenère** ; c'est aussi l'excitation érotique que Makropoulos exerce sur tous les mâles qui croisent son chemin : Prus et Gregor s'y brûlent et se consument, chacun succombant aux atours de la diva sublime. Une diva qui, dès son entrée en scène, perd sa voix, incapable de chanter, ce dont elle mourra, tandis que la jeune Krista reprendra le flambeau. Ce n'est pourtant pas cette dernière qui jette ici la formule magique d'éternité au feu, mais bien Emilia Marty/Elina Makropoulos elle-même. Et si la présence d'une multitude de vieillards sur scène enfonce un peu le clou, saluons la lisibilité et l'intelligence du travail ici accompli sur le passionnant livret de Capek, qui offre au final un grand moment de théâtre !



Le personnage trouve en **Ausrine Stundyte**, véritable torche-vive dans chacun des rôles abordés (on se souvient de sa magistrale Lady Macbeth de Mzensk *in loco*), une interprète époustouflante par sa vérité et son charisme scénique. Si elle est demeurée jeune, « EM » au moment de l'opéra, arrive à la fin de son cycle terrestre, déjà long : 337 ans d'existence ! Il s'agit bien d'un être dominant qui finit en victime : usée par sa trop longue vie ; dévitalisée, sans espoir, sans désir, sans appétit (« *Rien ne vaut la peine* » dit-elle au II, devant ses admirateurs déconcertés). Son chant investi et incarné exprime le tréfonds de l'être en un cri final bouleversant. En définitive, l'opéra de Janacek, sous ses rictus grinçants, est un drame humaniste qui reformule tout ce qui fait le prix et

la valeur d'une vie terrestre. Tout l'acte III, celui de la métamorphose d'Emilia, du dévoilement de son identité, avec la dernière image scénique qui met en pleine lumière le rire et la grimace en une alliance des plus aigres, est un sommet d'intelligence. La chanteuse lituanienne donne tout : la sublime sirène s'y change en clown triste, incarnant désormais le vertige dérisoire de sa situation ; elle est même terrassée par une découverte surprenante : la mort n'est pas si terrifiante…

Autour d'elle, la distribution se montre (presque) irréprochable. Malgré quelques légers problèmes dans l'aigu (parfois faux ou étranglés), **Denys Pivnitskyi** est un Albert Gregor convaincant, tandis que la basse islandaise **Tomas Tomasson** incarne un Baron Prus d'une superbe noirceur. La jeune soprano **Thandiswa Mpongwana** campe une remarquable Krista, avec une voix plus corsée que de coutume dans cet emploi, tandis que **Robert Lewis** fait valoir de beaux atouts en Janek (ces deux derniers font partie de l'Opéra Studio de Lyon, auquel ils font tous deux honneur…). Enfin, **Marcel Beekman** incarne un Comte Hauk-Sendorf particulièrement expressif et haut en couleurs, tandis que la basse hongroise **Károly Szemerédy** possède toutes les rugosités du personnage de Kolenaty.

En fosse, les rencontres se multiplient, les confrontations s'intensifient; la tension se nourrit constamment grâce à la direction toute en muscle et nervosité, palpitation et éclairs du chef britannique **Alexander Joel** : baguette vive, aux rythmes fouettés, souci permanent de l'articulation, appétit félin des accents… Les microclimats qui donnent l'essor organique de la partition trouvent ici un ambassadeur scrupuleux, au formidable panache. Joel mène les instrumentistes de l'**Orchestre de l'Opéra National de Lyon** jusqu'au paroxysme de leur excellence, obtenant une sonorité affûtée jamais terne, y compris dans les effets spatialisés, avec la "banda" de percussions et la richesse murmurée des

cuivres.

_____

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra, le 24 juin 2024. JANACEK : L’Affaire Makropoulos. A. Stundyte, N. Spence, T. Tomasson, R. Lewis… Richard Brunel / Alexander Joel. Photos (c) Jean-Louis Fernandez.

VIDEO : Richard Brunel raconte « L’Affaire Makropoulos » de Leos Janacek dans sa propre production à l’Opéra National de Lyon

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L’Affaire Makropoulos. Susanna Mälkki / Krzysztof Warlikowski.

La reprise de la production de ***L’Affaire Makropoulos*** (1926) de **Leos Janáček**, imaginée par **Krzysztof Warlikowski** en 2007 et reprise plusieurs fois ensuite, est un événement à ne pas manquer, tant son travail n’a pas pris une ride, que ce soit dans la progression dramatique ou l’expression visuelle, d’une beauté plastique réglée dans le moindre détail.



Initiée au début des années 2000, la carrière lyrique de **Krzysztof Warlikowski** prit un envol considérable avec ses premières productions parisiennes, dont *Iphigénie en Tauride* de Gluck en 2006, puis *L'Affaire Makropoulos*, l'année suivante. Le parfum de scandale entourant la plupart des mises en scène proposées par le Polonais a souvent été propagé par l'incompréhension suscité par sa fascination pour toilettes et lavabos, à laquelle le présent spectacle ne fait pas exception. C'est pourtant ici un ajout qui trouve tout son sens, tant Warlikowski oppose le monde léché de la représentation sociale – ici incarné par les lignes épurées d'un superbe cinéma des années 1950 – aux réalités plus sordides de la vie privée : Emilia Marty, alias Elena Makropoulos, n'est-elle pas cette femme sans foi, ni loi, prête à tout, y compris offrir son corps au tout-venant, pour récupérer sa recette d'immortalité ?

Tout au long du spectacle, des images filmées associent l'héroïne aux grandes stars du cinéma d'antan, dont Marilyn Monroe : c'est précisément avec sa robe soulevée par l'aération qu'Emilia Marty apparaît, soulignant autant son charme irrépressible que sa fragilité psychologique, ainsi suggérée dès le début de l'action. En experte de la dissimulation, l'héroïne se joue de tous les looks, plus glamours les uns que les autres, démontrant ainsi sa capacité à endosser tous les rôles, à l'instar d'une star de cinéma. L'exploration de son caractère, fouillé comme jamais, permet de se jouer du statisme de l'action (particulièrement présent ici), de même que la variété visuelle des différentes scènes, aux changements d'atmosphère irréels et fascinants, magnifiés par des éclairages de toute beauté (notamment lorsque la scène du cinéma se soulève pour dévoiler sa structure métallique). On aime aussi la capacité de Warlikowski à faire surgir l'émotion là où on ne l'attend pas : les deux faux duos d'amour entre Marty et son fils Albert Gregor (qui ignore tout de ses origines) sont ainsi un sommet d'intensité expressive, particulièrement quand les interprètes s'effondrent de chaque côté de la porte qui les sépare, soulignant autant leur proximité que leur impossible liaison.

C'est peu dire qu'on retrouve en **Karita Mattila** une chanteuse au tempérament bouillant, à même de faire vivre son personnage d'une folle aisance, comme jadis Angela Denoke sur le même plateau. Si la Finlandaise n'a plus l'âge du rôle, ce qui s'entend aussi au niveau du timbre fatigué, elle continue à imposer cette présence scénique à nulle autre pareil, d'une sincérité émouvante jusque dans les saluts, où sa complicité avec orchestre et public est évidente. Malgré une projection parfois limitée dans les dialogues, Mattila reste une technicienne hors pair, qui connait l'état et les limites de sa voix, pour donner le maximum de ses moyens, en toute circonstance. Face à cette grande artiste, toujours aussi émouvante, **Pavel Černoch** (Albert Gregor) s'impose à force de clarté d'articulation et de brio. Mais on aime peut-être plus

encore les seconds rôles truculents, notamment le pénétrant Kolenaty de **Károly Szemerédy** ou l'irrésistible vieillard libidineux de **Peter Bronder.** De quoi donner une vitalité théâtrale particulièrement soutenue autour de l'héroïne.

Enfin, la direction de **Susanna Mälkki** démontre encore une fois tout son amour pour ce répertoire, à force d'attention aux équilibres et de précision rythmique. A peine pourrait-on souhaiter, ici et là, une bride un rien plus relâchée pour faire davantage pétiller la savoureuse orchestration de Janáček, mais l'essentiel est là, bien porté par un **Orchestre de l'Opéra de Paris** très engagé pour l'occasion.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. Karita Mattila (Emilia Marty), Pavel Černoch (Albert Gregor), Johan Reuter (Jaroslav Prus), Károly Szemerédy (Maître Kolenaty), Nicholas Jones (Vitek), Ilanah Lobel-Torres (Krista), Cyrille Dubois (Janek), Peter Bronder (Hauk-Sendorf), Orchestre et Choeur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Susanna Mälkki (direction musicale) / Krzysztof Warlikowski (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra National de Paris, à Bastille, jusqu'au 17 octobre 2023. Photo : Bernd Uhlig / ONP.

VIDEO : Trailer de « L'Affaire Makropoulos » de Leos Janacek selon Warlikowski à l'ONP

Janacek: L’Affaire Makropoulos, 1926. Caurier,Leiser – Angers Nantes Opéra. Mai, juin 2010. Reportage vidéo 2/2

Angers Nantes Opéra propose en clôture de sa saison 2009-2010, une nouvelle production de L’Affaire Makropoulos de Leos Janacek…
Dans ce 2ème volet vidéo, Jean-Paul Davois (directeur général d’Angers Nantes Opéra), les metteurs en scène Patrice Caurier et Moshe Leiser, Kathryn Harries (Emilia Marty) et Mark Shanahan (chef d’orhestre) commentent la complexité fascinante de l’avant dernier opus lyrique de Janacek: une fresque comique et tragique…

Janacek: L’Affaire Makropoulos, 1926. Caurier,Leiser – Angers Nantes Opéra. Mai, juin 2010. Reportage vidéo 1/2

Angers Nantes Opéra propose en clôture de sa saison 2009-2010, une nouvelle production de L’Affaire Makropoulos de Leos Janacek…

Dans ce premier volet vidéo, Jean-Paul Davois (directeur général d’Angers Nantes Opéra), les metteurs en scène Patrice Caurier et Moshe Leiser, Kathryn Harries (Emilia Marty) et Mark Shanahan (chef d’orhestre) commentent la complexité fascinante de l’avant dernier opus lyrique de Janacek: une fresque comique et tragique…